

Lè quatre Combî

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 20

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194288>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dres pareille abondance de jeunes gens à marier. Il les exhorte à traverser l'Océan, et à disputer ces belles proies aux vierges d'Angleterre. Ce n'est certes pas sans inquiétude que nous reproduisons cet appel enflammé, car, quoiqu'il ne soit point à leur adresse, bon nombre de nos jeunes filles pourraient fort bien être tentées de partir pour Londres, sans tambour ni trompette.

Vigilantes mamans, soyez sur vos gardes!...

« Vierges américaines, dit à peu près le *New-York Herald*, vous êtes belles et riches, et c'est le printemps, la saison des amours. Je vais vous montrer les plus désirables mariages du monde. Vous y trouverez d'antiques châteaux et de riches maisons de ville, vous y trouverez honneur, gloire et noblesse. Accourez, capturez les célibataires anglais par vos doux regards. Vierges des Etats-Unis d'Amérique, manquez-vous de courage? »

Mais la plus ardente éloquence n'est d'aucun effet si elle ne s'appuie sur des faits positifs. Voici ces faits, voici la liste des jeunes hommes à marier; voici leur noms, voici leurs titres, voici leur généalogie, le chiffre de leur fortune, leur adresse à Londres et à la campagne; voici leurs portraits. Ce sont de beaux jeunes gens; leurs visages sont frais et florissants; la candeur anglaise brille dans leurs yeux; leurs épaules sont larges, leurs cravates irréprochables; ils sont athlétiques et corrects. Tous occupent des situations élevées. La plupart ont des titres; à peine la bourgeoisie compte-t-elle quelques timides représentants.

Il y a des couronnes de tous les modèles: un duc, des marquis, des comtes, des barons innombrables. Il y a des héritiers de propriétés substitués; il y a deux ou trois simples membres du Parlement, sur lesquels se rabattent les ambitions déçues des concurrents malheureux.

Et pour qu'on puisse mieux choisir entre ces divers personnages, on donne quelques renseignements sur leur vie, leur caractère, leurs qualités intellectuelles. Les uns ont pris leur grade en tels collèges, d'autres ont un cœur tout particulièrement viril; plusieurs sont des veufs séduisants, et aux jeunes Américaines qui trouveraient des traits à « jouer la difficulté », on fait remarquer que l'un d'eux passe pour inconsolable. Rien ne manque à leur signalement, et l'on dirait une exposition d'animaux gras, ou une vente de chevaux de sang.

Il faut reconnaître, ajoutent les *Annales politiques et littéraires*, qui reproduisent, en substance, ce curieux appel, que cette façon d'agir épargne bien des démarches pénibles et des recherches fastidieuses. Chaque année, au printemps, s'ouvrira à Londres, une exposition de jeunes hommes à marier. Chaque printemps aussi des jeunes filles, accourues de l'autre rive de l'Atlantique, lutteront de charmes pour se les approprier. Ce sera la conquête de l'Angleterre par les Américaines.

Lê quatre Combi.

On dit que ne faut jamé atteindre à lo leindéman po férè cein qu'on pào férè lo dzo mémo; mà tot parâi, dâi iadzo que y a, rein ne pressé, kâ, coumeint on dit

per tsi no : y'a teimps por tot; y'a teimps po pliorâ et teimps po tsampâ dâi pierrès.

Lâi avâi pè la Combâ quatro frâres, ti musicârès, qu'étiot dè la granta musica, et qu'allâvont djuî decé, delé, po lè dansès, dein lè veladzo. Y'ein avâi ion que tagnâi la ioula (la clérinetta), on autro la trompeta, lo troisiémo, cein qu'on lâi desâi lo clavicoo mibé, et lo quatriémo, l'épouffârè, que s'avalâvè et sè dézavalâvè; la trombone, quiet! que ma fâi lè fasâi galé ourè, quand saviont bin la nota.

On iadzo que l'ein aviont reçû dâi totès novallès, l'aviont essiÿi dè lè z'einmodâ la méma né po vairè se l'étiot galézès, et l'avâi faillu lè férè botsi po s'allâ reduirè, sein quiet lâi sariont restâ tant qu'âo matin, tant l'étiot einfaratâ après la musica.

Lo leindéman, dévessont écâorè à la grandze. Quand l'euront met ein étro et coumeinci la premire tsauda, redévezaront dè ellia novalla musica et s'eimpacheintâvont dè la poâi reinmodâ onco on iadzo, kâ se n'avâi étâ la vergogne, l'ariont bo et bin soelliâ onna sautiche dévant d'eimpougai lè z'éclliÿi.

Adon tot ein faiseint su lè z'épliatrons, lo clavicoo mibé, que ne poivè pas atteindre lo momeint dè reprendre se n'instrument, et que ruminâvè on estiusa, fâ à sè frâres :

— Mè seimbiè que dein lo galo lâi a on bémot que fâ on fausset dâo diablio, foudràî prâo cein essiÿi onco on iadzo.

— Petètrè que sè sont trompâ et que faut onna dièse, fe cé qu'avalâvè et dézavalâvè; et se cein va mi, on grattèrâ lo bémot.

— Dein ti lè cas, dit cé que tagnâi la clérinetta, foudràî prâo savâi à quiet s'ein teni, kâ se ne veint djuî pè lè Bioux dein quieinzè dzo, s'agit pas dè pétolhi et dè férè dâi faussets; sè ftriont dè no.

— Eh bin, fâ lo trompèttârè, po être frou dè cousin, foudràî prâo vouâiti cein tot lo drâi, kâ n'est pas quiestion! faut pas s'esposâ à sè férè couienâ po on bougro dè bémot.

Adon mè gaillâ, que ne demandâvont pas mi, tant lè z'ons què lè z'autro, metont bas lè z'éclliÿi, vont queri lâo z'instruments et lè vouaïque à musiquâ coumeint on dzo d'abâÿi.

Quand lo père out cé refredon, ye va vairè cein que cein voliâvè à derè, tràovè sè z'écochâo ein carrâ su l'étro à mâiti dérontu, ein trein dè soelliâ dein lâo musiquès na pas s'eincoradzi à écâorè, et lâo baillâ on galo que n'étâi pas lo mémo que cé que djuivont. Ma fâi duront botsi dévant d'arrevâ âo trio, posâ lè z'instruments su lo boo dâo cholâ et reimpougai l'ovradzo.

Ora, ébâÿi-vo se dè tot teimps le Combi ont étâ dâi tot fins musicârès!

Embrassez-moi ou je vous lâche!

Une jeune et charmante actrice sortait un jour du Palais de l'Industrie, à Paris, où se tenait alors je ne sais plus quelle exposition. Pendant sa visite, un orage effroyable avait éclaté, qui avait transformé en un marais fangeux l'avenue des Champs-Élysées. Pour comble de malheur et par suite d'un encombrement de voitures, la victoria de l'actrice s'était rangée dè l'autre côté de la chaussée. A hêler son cocher, qui à pareille distance n'entendait rien, la jolie femme s'épuisait en appels et en gestes désespérés. Mais voici qu'à côté d'elle une voix mâle fit tout-à-coup cette proposition :

— Donnez-moi dix sous, Madame, et je vous passe à bras tendus.

L'actrice se retourna. L'auteur de l'offre intéressée, vêtu en ouvrier, était un assez beau gars, jeune et solide et râblé. Après une seconde d'hésitation :

— Soit, dit bravement la jeune femme. Portez-moi jusqu'à ma voiture.

Et ramassant robes et jupons, elle enlaça le coup robuste du porteur qui l'enleva comme une plume et commença allègrement son expédition.

Tout alla bien jusqu'au milieu de la large chaussée. Mais tout-à-coup, au moment d'enjamber une flaque d'eau effroyablement boueuse, l'homme s'arrêta net.

— Eh bien? interrogea la jolie actrice.

— Eh bien, riposta résolument le porteur, il faut que vous m'embrassiez!

— Plaît-il?

— Embrassez-moi ou je vous lâche!

Que faire? La situation était tragique ou quelque peu ridicule. Après tout on ne meurt pas d'un baiser volé au théâtre ou dans la vie réelle. C'est la réflexion que se fit la jeune femme, qui gentiment s'exécuta. Et le voyage s'acheva à la satisfaction des deux parties. Une fois installée dans sa voiture, un peu confuse et dépitée, l'actrice ouvrit son porte-monnaie, en tira une pièce de vingt sous et la tendit au malotru. Mais celui-ci ôtant sa casquette :

— Il ne manquerait plus que ça, alors! Pour qui me prenez-vous! Merci... Je suis bien payé!

Et il tourna les talons.

Un coiffeur consciencieux.

On sait que plusieurs maladies du cuir chevelu et de la barbe sont causées par des champignons microscopiques qui se développent à la racine des cheveux ou des poils; ces maladies, comme la *teigne tonsurante*, la *pelade*, la *teigne favreuse*, sont des maladies qui peuvent très bien se passer d'une tête à l'autre. Plusieurs autres affections, capables de nous rendre chauves, peuvent égale-